



Entrevue de Napoléon et Pie VII.

pouvait seule arrêter l'élan des Prussiens : elle produisit sur les troupes l'effet accoutumé.

— Conscrits ! s'écria Napoléon d'une voix retentissante, votre Empereur est avec vous ! il attend tout de votre courage !

A ces mots, l'enthousiasme reparait sur les figures ensanglantées de ces braves jeunes gens. Ils ne veulent pas faiblir sous les coups meurtriers qui les dispersent : ils retournent dans les champs de Kaya, se rallient en pelotonnant, et, sans cesser de crier *Vive l'Empereur*, reforment leurs rangs, épaississent leurs colonnes d'attaque et recommencent le combat avec plus de fureur que jamais.

Au milieu du désordre, Napoléon rallia lui même un bataillon de conscrits. Tandis que cette petite troupe s'avance l'arme au bras, il reconnaît, dans les rangs, un chef de bataillon qu'il avait suspendu de son emploi quelques jours auparavant pour une faute de discipline.

Il fait arrêter le bataillon, court à cet officier et lui rend son commandement. Des vivats et des cris de joie éclatent aussitôt dans le bataillon, qui forme au même instant la tête d'une colonne d'attaque aux acclamations des vieux grognards témoins de cette scène. En passant devant eux au pas de charge, ces soldats, électrisés par leur présence, s'écrièrent :

— Vive la vieille garde !

— Vive l'Empereur ! conscrits !... reprirent en masse les vieilles moustaches, avec un enthousiasme impossible à décrire.

Et quand ces jeunes gens furent près d'eux, quelques grenadiers leur dirent en faisant de gros yeux :

— Allons, les Parisiens ! allez *chauffer* les Prussiens un peu ferme ; nous sommes là nous autres ; après vous s'il en reste.

Ceux-ci s'élançèrent ; le bruit le plus épouvantable de mousqueterie se fit entendre : bientôt, aux cris des combattants succéda un silence de mort. C'était principalement sur Kaya que les grands efforts étaient dirigés ; ce village allait devenir incessamment le théâtre d'un gigantesque combat.

Toutefois, le maréchal Ney continue de faire face à tout : son chef d'état-major, le général Gouré, est tué près de lui ; le général Girard, déjà blessé de deux coups de feu, tombe atteint par une troisième balle ; on veut le porter à l'ambulance.

— Non ! dit-il en cherchant à se relever, je veux rester sur le champ de bataille, puisque le moment est arrivé, pour tout Français qui a du cœur, de vaincre ou de mourir ; laissez-moi !

Les généraux Cheminau et Guillat sont amputés ; le général Gruener tombe mort ; les officiers d'ordonnance Prétet et Béranger sont blessés en portant des ordres ; mais Souham, Ricard et Marchand restent debout au milieu du feu. Pendant quatre heures on se battit avec une animosité toujours croissante.

Gross-Gorschen, Klein-Gorschen et Rahna furent pris et repris sans qu'aucun des deux partis voulût céder le terrain. Les conscrits de France et les jeunes gens de Prusse, la fleur des universités du Nord, les enfants des meilleures familles de Paris étaient là pêle-mêle, luttant corps à corps dans les décombres fumants de ces malheureux villages. Des deux côtés on faisait ses premières armes ; des deux côtés une brillante jeunesse avait répondu à l'appel de son souverain.

Quant à Napoléon, il était toujours resté devant Kaya, à demi portée du canon de l'ennemi. Dans cette dangereuse position, les batteries prussiennes, établies près de Gorschen et Rahna, tiraient à chaque instant sur la garde, rangée en bataille à peu de distance derrière l'Empereur ; les boulets ronflaient au-dessus de sa tête, les balles et la mitraille sifflaient à ses oreilles. Nous ne craignons pas de dire que dans aucune bataille Napoléon ne parut plus visiblement protégé par sa destinée : car tout le temps qu'il demeura près de Kaya et en avant de Lutzen, il s'exposa au feu de l'ennemi plus près que dans aucun des nombreux combats auxquels il avait assisté jusqu'alors.

Cependant une balle ayant emporté, en passant, quelques-unes des torsades d'or qui ornaient le dessus des fontes de sa selle de velours cramoisi, il fit un mouvement involontaire ; mais, son cheval, qui peut-être avait mieux senti que lui l'instinct du danger, baissa les oreilles, enfla convulsivement les naseaux, et indiqua assez, par la tremblement continuel de ses membres, qu'il ne voulait plus rester à sa place.

Napoléon, tenant la bride courte, se pencha sur l'arçon de la selle, et, allongeant la main jusque sur le cou de l'animal, le flatta doucement comme pour le rassurer ; puis, reprenant son aplomb, il redevint impassible et continua de braquer sa lunette sur les mouvements qui s'exécutaient devant lui. Les guides de l'escorte se tenaient en arrière de l'état-major et un peu à l'écart.

Ils avaient remarqué l'effet de la balle, le geste de l'Empereur ne leur avait échappé. L'un d'eux, vieux soldat, qui datait de la création des guides et dont la bravoure allait jusqu'à la témérité, dit alors à demi-voix à un de ses camarades nouvellement admis dans les chasseurs de la garde :

— Moustachon, as-tu vu le Petit-Caporal ? ce n'est pas lui qui a peur ; c'est le *poulet d'Inde*.

— C'est ma foi vrai ! répondit avec admiration le jeune chasseur. Il est toujours solide au poste et tranquille comme Baptiste : les lanciers du 2^e l'avaient bien dit.

— Quelle bêtise ! dit une autre vieille moustache, en se mêlant à voix basse à la conversation : je le crois bien qu'il doit être solide et tranquille, puisque les balles viennent tout exprès s'aplatir sur son habit ; et c'est si vrai que, le soir de la Moskowa, son *brosseur*, M. Constant,

a trouvé dans la poche de sa veste deux chevrotines qui étaient comme des poires tapées.

— Chasseur de la garde, mon collègue, reprit le vieux guide en se donnant un air d'importance, vous répétez là une incohérence. Encore si vous disiez que c'est *dessus* son grand cordon de la Légion-d'Honneur, qui est sous son habit, qu'elles se *raplatissent*, à la bonne heure ! ça arrive, parce que je l'ai vu ; mais ce n'est pas là le motif : tiens, Moustachon, regarde là-haut !... Vois-tu ?...

Et d'un mouvement de tête le guide indiquait le ciel.

— Et bien ! continua-t-il, c'est à cause de son étoile, qui a une queue, que nous ne pouvons pas voir, parce qu'il y a trop de fumée ; et quand cette étoile n'aura plus de queue, alors, rrrouf ! le premier boulet d'enfant qui viendra sera pour le Petit-Caporal. C'est un appelé le grand Gustave-Adolphe, monarque des environs, qu'il est mort et enterré dans une pierre, et avec lequel il a été causer un instant, cette nuit, pour lui tirer les vers du nez, qui lui a rapporté cela ; au surplus, le cardinal *Flech* avait déjà dit la même chose à l'Empereur le jour de sa naissance.

Le jeune chasseur était, comme tous les enfants de Paris, incrédule, moqueur et taquin. Il n'avait pas pour les croyances et la personne du vieux guide beaucoup de respect ; aussi lui répondit-il d'un ton gouguenard, tout en regardant en l'air :

— C'est possible, mon ancien ; mais, en attendant, ce ne sera ni le roi de Prusse ni le papa beau-père qui feront la queue à cette étoile-là : ils n'ont pas les bras assez longs. Je crois même qu'ils ne nous la feront pas à nous aujourd'hui, quoique nous ne logions pas aussi haut que la comète dont vous nous parlez, et dont j'ai bu du vin, l'année dernière, chez mon oncle le curé.

— Ce n'est pas une raison, petit Moustachon, reprit le vieux soldat en fronçant le sourcil de ce qu'on osait mettre ses paroles en doute ; parce que tu ne sais pas encore que les rois en général, et les empereurs en particulier, ont les bras très-longs, quand ils veulent. C'est ce que disait hier encore le lieutenant Piquemal, pendant le pansement. Mais, assez causé, Msustachon, les chapeaux bordés ont l'œil sur nous.

Et le vieux hussard se tut en lançant un regard de mépris au

jeune guide, qui n'y fit pas attention, tant il était occupé de ce qui se passait autour de lui.

Des obus et des grenades venaient rouler, bondir et éclater aux pieds de l'Empereur ; la mitraille continuait à passer au-dessus de sa tête avec son affreux sifflement, sans qu'il en fût atteint. Malheureusement il n'en était pas ainsi pour son état major. Déjà quelques hussards de l'escorte avaient grommelé entre leurs dents :

— Voilà que ça recommence à *chauffer* un peu dur.

Le vieux qui de, de son côté, avait l'habitude depuis vingt ans, de parler aux obus, et de dire des sottises aux boulets qu'il voyait passer près de lui :

— Au moins, dit-il au jeune hussard, en parlant des obus, *celles-là* s'annoncent quand *elles* viennent nous donner une tape ; *au lieu* que ces scélérats de boulets passent sans dire gare ! et ne vous avertissent que quand on est mort, ce qui est assez malsain, Moustachon.

Au même instant, un boulet de sept vint friser les jambes de son cheval en labourant la terre.

— Oh ! le brigand ! dit le vieux guide en serrant les dents, et en suivant des yeux le projectile pour juger de son effet ; passe donc ton chemin, brutal, je ne te connais pas !

Un instant après, un obus vint s'enterrer à quelques pas :

— Gare dessous ! dit-il encore en détournant son cheval.

L'obus éclata, blessa un officier d'état-major et deux guides. Bientôt un autre boulet arriva en plein fouet et tua raide l'officier de santé Goulet et un pharmacien appelé Desrosiers ; deux autres individus furent blessés grièvement du même coup.

— Ceci devient trop long, dit une voix dans le groupe de l'état-major.

— La position n'est pas tenable, reprit un autre.

— Nous y passerons tous !... ajouta d'un ton sourd un troisième.

Napoléon feignait avec peine de pas entendre ces conversations particulières ; mais il était facile de lire sur son visage l'extrême mécontentement et toute l'impatience que lui faisait éprouver ce chuchotement continuel. Enfin, un officier général ayant dit, de manière à être distinctement entendu de ses voisins, qu'un régiment de ligne venait de périr tout entier devant Gorschen, l'Empereur, poussé à bout, se retourna vivement sur sa selle en disant d'un ton d'humeur :

— Messieurs ! un régiment ne périt pas devant l'ennemi ; il s'imortalise !

Cependant Napoléon, qui n'a pas perdu de vue Kaya, quitte son état-major, accourt au grand galop de son cheval, et, presque seul, se jetant à la traverse :

— Conscits ! s'écrie-t-il, quelle honte!... C'était sur vous que j'avais fondé toutes mes espérances, et vous fuyez ! Ne me voyez-vous donc pas?... N'avez-vous donc plus de confiance en votre Empereur ?

A ces paroles prestigieuses, cette brave jeunesse se rallie aux cris de *Vive l'Empereur !* et, le cœur plein d'enthousiasme, les soldats retournent au combat.

— Le moment de crise qui décide du gain ou de la perte d'une bataille est arrivé ! dit alors Napoléon aux officiers de son état-major, qui s'étaient hâtés de le rejoindre. Messieurs, ajoute-t-il, il n'y a pas un moment à perdre si nous voulons en finir.

Sur un signe de Napoléon, les seize bataillons de la jeune garde, commandés par Dumoustier, arrivent en bon ordre. Le duc de Trévise est chargé de les conduire au feu, de marcher sur Kaya tête baissée, et de faire main-basse sur tout ce qui s'y trouvera. Cette attaque est soutenue par les six bataillons de la vieille garde, « vieux guerriers endurcis aux périls, et qui ne craignent ni le feu ni la glace, » dit plus tard Napoléon dans son bulletin. Le général Roguet les commande ; et, pour rendre ces forces irrésistibles :

— Drouot ! s'écrie Napoléon, réunis une batterie de quatre-vingts pièces, place-la en écharpe pour déborder le village par la droite, et balaie tout ce que tu verras devant toi.

Un mouvement de cette importance n'est que l'affaire d'une parole ; Drouot, secondé des généraux Dulauloy et Devaux, l'exécute rapidement ; l'Empereur vient lui-même se placer au milieu des pièces, que l'ennemi couvre de mitraille. En même temps la jeune garde se précipite sur Kaya comme un torrent.

Le duc de Trévise, qui est à la tête, disparaît dans la mêlée ; son cheval est tué sous lui ; le général Dumoustier tombe aussi ; tous les deux se relèvent et se dégagent. Cette fois, les jeunes soldats luttent contre les vétérans de l'armée russe et prussienne ; ils combattent corps à corps et à l'arme blanche. Ils emportent une der-

nière fois le village, et l'effet terrible de la grande batterie achève d'écraser l'ennemi.

Enfin, cette masse de feux, de poussière et de fumée, restée si longtemps immobile sur le même point de la plaine, prend son cours et repasse à travers le malheureux village, qui n'est plus qu'un amas de décombres embrasés et fumants ; Napoléon juge que tout est fini.

— Rien n'est impossible avec cette jeunesse ! dit-il.

Puis il demande à un de ses aides-de-camp :

— Quelle heure est-il ?

— Trois heures, Sire.

— J'avais donc raison ce matin ; la bataille est gagnée.

Napoléon défendit qu'on poursuivit l'ennemi. Il connaissait la nombreuse cavalerie dont les alliés pouvaient disposer ; d'ailleurs il avait remarqué que la plus grande partie n'avait pas donné. Des courriers s'élançèrent alors du champ de bataille pour aller porter à Paris, dans toute l'Europe et jusqu'à Constantinople, la nouvelle que les Français avaient ressaisi la victoire.

Il faisait nuit, lorsque, le 2 mai, le vice-roi expédia à l'Empereur un aide-de-camp, le comte Cornaro, pour lui raconter de vive voix, en attendant le rapport qui devait lui être envoyé plus tard, les détails circonstanciés de ce qui s'était passé de son côté, et enfin pour recevoir ses ordres. En présence de Napoléon, entouré de son état-major, l'aide-de-camp s'acquitta de sa mission. Lorsqu'il eut fini de parler, Napoléon lui demanda d'un air de satisfaction :

— Eh bien ! avez-vous entendu ma canonnade de Kaya ?

— Sire, aussi bien que Votre Majesté a dû entendre la nôtre de Gross-Gorschen, lui répondit Cornaro. Le village de Gross-Gorschen a été pris et repris par trois fois, et toujours à la baïonnette ; mais à la quatrième nous l'avons bien tenu.

Alors Napoléon, s'adressant aux officiers-généraux qui l'entouraient leur dit avec exaltation :

— Messieurs ! depuis vingt ans que j'ai l'honneur de commander les armées françaises, je n'avais pas encore vu autant de bravoure et de dévouement.

Puis, se retournant vers l'aide-de-camp, il ajouta ;

— Commandant, allez vous reposer ; vous direz à Eugène qu'il



en fasse autant ; en fait de valeur, rien ne peut désormais m'étonner de lui.

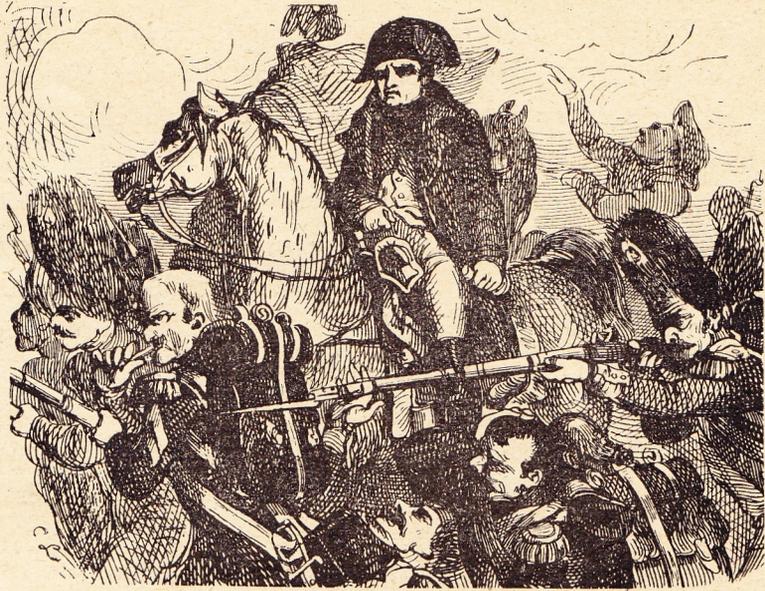
Napoléon voulut que l'armée restât en colonnes serrées, tant il craignait que la cavalerie des alliés ne vînt, dans l'obscurité, renouveler ses attaques. Ce qu'il avait prévu arriva : vers les neuf heures du soir, comme il revenait à Lutzen, à travers le champ de bataille, au moment où il côtoyait avec son escorte une haie basse, il fut tout à coup salué par un feu de mousqueterie. Au même instant l'alerte devint générale.

— Ah ! ah ! dit l'Empereur d'un ton presque gai, il y a des gens qui ne sont jamais contents ; ceux-ci, à ce qu'il me paraît, n'en ont pas encore assez.

L'ennemi avait voulu profiter du premier désordre d'un campement de nuit, pour essayer de jeter sa cavalerie au milieu des bivouacs ; mais les premiers sur lesquels elle tomba étaient de la jeune garde, commandée par Dumoustier.

On la reçut avec une fusillade à bout portant, et de telle sorte, que les assaillants furent culbutés les uns sur les autres ; la plupart périrent étouffés sous leurs chevaux. Quelques heures après, rien n'était magnifique et horrible à la fois comme l'illumination du champ de bataille, couvert de morts et de mourants.

Les blessés faisaient entendre des plaintes et des gémissements ; on les voyait se traîner de tous côtés à la lueur sinistre de l'incendie des villages où les divers combats avaient été livrés, et où l'artillerie avait fait de si épouvantables ravages : il y avait eu quarante mille coups de canon tirés par l'armée française.



Napoléon arriva à Lutzen à dix heures. Il travailla toute la nuit, dicta le bulletin de la bataille et l'ordre du jour suivant, si remarquable par son laconisme, qui devait être lu le lendemain matin devant chacun des corps de la grande armée :

« Soldats ! je suis content de vous ! vous avez rempli mon attente. Vous avez suppléé à tout par votre dévouement et par votre bravoure. Vous avez, dans la célèbre journée d'hier, vaincu et mis en déroute les armées russe et prussienne, commandées par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse en personne. Vous avez ajouté un nouveau lustre à la gloire de mes aigles. Vous avez prouvé tout ce dont vous étiez capables. La bataille de Lutzen sera mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna et de la Moskowa. Soldats ! vous avez bien mérité de l'Europe civilisée : l'Allemagne vous rend des actions de grâce, la France s'enorgueillit d'avoir des enfants tels que vous : votre Empereur vous contemple. »

Les jeunes soldats accueillirent cette proclamation par des trépignements de joie et des cris frénétiques de *Vive l'Empereur !* Le lendemain 3 mai, à la pointe du jour, les troupes ayant déjà pris les armes.

Napoléon remonta à cheval et commença l'inspection du champ de bataille, qui s'étendait sur une surface deux lieues carrées.

Plus des trois quarts de la perte de la journée avaient été sup-

portée par l'armée prussienne. Jamais l'acharnement de la guerre n'avait été si loin ; jamais aussi grande lutte n'avait soulevé d'aussi grands peuples. La Russie, la Prusse et la France avaient été là plutôt comme nations que comme armées, et jamais les haines nationales n'avaient débordé avec tant de fureur. Écrasés et tombant par masses, les Prussiens étaient morts dans leurs lignes, sans céder leur position ; et quand, sur la fin de la journée, le feu de la terrible batterie commandée par Drouot eut mis leurs bataillons en lambeaux, et qu'ils ne purent plus que mourir sans résultat, ils se retirèrent, ainsi que les Russes, en poussant un immense *hourra* ! dernier soupir du colosse expirant.

En approchant de Kaya, Napoléon remarqua que beaucoup des conscrits morts avaient encore leurs baïonnettes engagées dans le corps d'un ennemi. Il détourna la tête en disant :

— Je m'explique maintenant pourquoi il s'est fait si peu de prisonniers.

Il ne passa devant aucun de ses soldats blessés sans être salué du cri de *Vive l'Empereur* ! Ceux mêmes qui avaient perdu un membre ou qui allaient mourir quelques moments après lui rendaient ce dernier hommage. Il répondait à leurs acclamations en se découvrant devant eux. Ayant aperçu un officier de la garde impériale russe qui respirait encore :

— Yvan, dit-il à son premier chirurgien, descendez de cheval et voyez si vous pouvez sauver cet homme : ce sera toujours une victime de moins.

Plus loin, il vit le cadavre d'un jeune Prussien de la division des volontaires de Berlin, qui semblait encore tenir quelque chose serré contre son sein. Il s'approcha : c'était un morceau de drapeau de sa nation. Ce jeune homme, en mourant, n'avait pas voulu l'abandonner. A cette vue, Napoléon ne chercha pas à dissimuler ce qu'il éprouvait. On l'entendit murmurer :

— Brave enfant ! Puis, s'adressant à ses officiers, il leur dit d'une voix pleine d'émotion :

— Vous le voyez, un soldat a pour son drapeau un sentiment qui tient de l'idolâtrie : il est l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une amie. Qu'un de vous, Messieurs, fasse rendre sur-le-champ les honneurs funèbres à ce brave jeune homme ; je regrette

de ne pas connaître son nom, j'écrirais à sa famille. Ne le séparez pas de son drapeau ; ce morceau de soie sera pour lui le plus glorieux linceuil.

A peine achevait-il ces mots qu'une détonation se fit entendre à vingt pas en arrière. On se précipite à l'endroit indiqué par un petit tourbillon de fumée qui se dissipe en l'air... C'était un conscrit qu'on venait d'amputer et qui avait voulu se faire sauter la cervelle. Le malheureux ne s'était pas tué sur le coup ; mais il était horriblement défiguré. Napoléon s'approche et lui dit doucement :

— Que signifie cet acte de désespoir ? On allait t'emporter d'ici, te secourir ; pourquoi as-tu voulu te tuer ?

— Mon Empereur, répond le jeune soldat d'une voix mourante, vous avez passé tout à l'heure près de moi sans me regarder ; vous êtes allé parler, là-bas, à des Prussiens qui ne pouvaient vous comprendre. Je n'ai pu vous voir hier, parce que nous n'avons pas même eu le temps de nous retourner ; aujourd'hui je ne voulais pas mourir sans que vous prissiez garde à moi. J'ai réussi, je suis content. Pardon, mon Empereur, de vous avoir dérangé.

Et le conscrit retomba.

Napoléon se jette à bas de son cheval, se précipite sur le corps ruisselant de sang de cet infortuné, et cherche à le ranimer : mais cette fois il était mort tout à fait. Alors il entr'ouvre ses vêtements, cherche dans ses poches avec l'espoir de découvrir un livret, un papier qui puisse lui faire connaître son nom ; il ne trouve rien ; seulement, le numéro de boutons de son habit lui apprend qu'il appartient au 18^e d'infanterie légère. C'était un régiment presque entièrement composé des enfants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et qui s'était couvert de gloire la veille.

Napoléon remonta à cheval en essuyant ses yeux, et donna des ordres pour faire achever l'enlèvement des blessés.

Tout en avançant, la tristesse que lui avait causée cette visite du champ de bataille se dissipa peu à peu, et lorsqu'il aperçut le vice-roi qui venait au-devant de lui, elle disparut entièrement. Il mit pied à terre, l'embrassa avec effusion, et, passant son bras sous le sien, ils se promenèrent tous deux devant les feux éteints qu'on voyait encore jalonnés çà et là. Dans cet intervalle, le général Charpentier se présente ; Napoléon l'accueille avec gracieuseté, fait l'éloge de la

division qu'il commande, et le complimente en termes expressifs sur sa belle conduite de la veille.

— Sire, lui répond modestement le brave général, je n'ai fait que mon devoir.

— Oui, oui, je sais, général, reprend Napoléon en reculant d'un pas et en portant la main à son chapeau comme pour le saluer ; vous l'avez toujours fait ainsi.

Charpentier voyant les bonnes dispositions de l'Empereur à son égard, en profita pour lui demander le grade de général de brigade pour l'adjudant-commandant Bourmont, son chef d'état-major, qui s'était particulièrement distingué à la dernière attaque de Gorschen.

— Sire, ajouta, Eugène M. de Bourmont a fait partie de mon état-major pendant toute la campagne de Russie ; j'ose vous affirmer qu'il s'est constamment bien conduit, et... il n'a encore reçu aucune faveur de Votre Majesté.

A ces mots, le front de Napoléon se rembrunit ; il y eut un moment de silence, après lequel il dit :

— Bourmont ! Bourmont !... Votre Bourmont ! je ne sais... j'ai des rapports contre lui ; cependant on verra. Puis il sembla réfléchir, et reprit bientôt après : — Au fait, s'il s'est bien comporté, il doit être récompensé. Général Charpentier, faites dire à Bourmont de venir me parler.

On alla chercher M. de Bourmont, qui ne se fit pas attendre. Dès que Napoléon l'aperçut, il fit quelques pas au-devant de lui :

— Monsieur de Bourmont, lui dit-il, je vous fais général de brigade ; désormais ne serez-vous pas de mes amis ?

— Sire, depuis que j'ai l'honneur de servir Votre Majesté, je me flatte qu'elle n'a rien eu à me reprocher : elle peut compter sur mon dévouement absolu.

— Maintenant, général, je ne saurais en douter : touchez-là.

Et Napoléon lui tendit la main. M. de Bourmont se précipita dessus et y posa ses lèvres. Alors l'Empereur se retournant du côté de Labédoyère, premier aide-de-camp d'Eugène, qui était survenu pendant cet entretien :

— Charles, lui dit-il en souriant, je te nomme colonel du 113^e de ligne, es-tu content ? Et comme Labédoyère faisait éclater sa joie :

— C'est bon, c'est bon ! reprit-il avec un geste amical, ce sera plus tard que tu me remercieras.

Pour prouver sa reconnaissance à l'Empereur, Labédoyère se fit blesser trois jours après en emportant Kolditz à la tête de son nouveau régiment, et scella de son sang, deux ans après, la foi qu'il avait promise à Napoléon. Quand à M. de Bourmont... Mais nous ne devons parler que des événements du lendemain de Lutzen, et non de la veille de Waterloo.

Une semblable victoire, au début d'une campagne, devant avoir un effet moral prodigieux. Elle arrêta pour un temps la défection des alliés et exalta le courage des jeunes bataillons, qui gagnèrent dès lors la fermeté et l'aplomb des plus vieilles troupes. Le soir même, Napoléon établit son quartier-général à Pégau. Le 4, il marcha en avant avec le corps de Macdonald, de Marmont et de sa garde. Le vice-roi formait l'avant-garde.

Pendant ce temps, l'Empereur de Russie et le roi de Prusse étaient à Dresde ; mais, par une marche et des dispositions aussi promptes que savantes, Eugène, ayant battu trois jours de suite le général Milorasowitch à Leffersdorff, à Ertzerdorf et à Limbach, ouvrit les portes de Dresde à Napoléon, qui marchait derrière lui, et le 8 mai au matin, à l'approche des troupes, les souverains alliés se décidèrent à abandonner cette capitale de la Saxe. A midi, le général Grundler, chef d'état-major du 11^e corps, prit possession de la ville au nom de l'Empereur.

A cette nouvelle, Napoléon descendit dans la vallée de l'Elbe. Les riches coteaux de Dresde s'offrirent à ses regards ; le printemps y avait déjà développé toute sa magnificence ; mais sur le vaste amphithéâtre qui s'offrait devant lui, les baïonnettes russes brillaient encore de toutes parts.

De noires colonnes de fumée signalaient, à droite et à gauche, l'incendie des ponts de l'Elbe, et dans le lointain on entendait encore le canon qui grondait, tandis que dans la ville toutes les cloches des églises célébraient l'arrivée du nouveau vainqueur. En avant des barrières, Napoléon trouva une députation composée des notables de la ville, qu'il ne voulut ni voir ni écouter, et passa outre.

Il avait appris que, quatre jours auparavant, les habitants étaient allés en foule à la rencontre des souverains alliés ; que des jeunes

filles, formant une double haie et portant des corbeilles remplies de fleurs, les avaient semées sur le passage des monarques étrangers ; enfin que, le soir, la ville avait été illuminée, et que sur de nombreux transparents, cette devise : *Delivrez-nous de lui !* avait été tracée en caractères allégoriques.

D'ailleurs, le départ du roi de Saxe pour la Bohême avait à ses yeux une gravité toute particulière ; on lui avait persuadé qu'il existait, entre ce prince et les souverains alliés, des arrangements secrets. Accoutumé qu'il était depuis quelque temps à trouver partout la trahison, Napoléon crut trop facilement qu'il avait à venger des injures personnelles, à punir des griefs et à prévenir de nouveaux périls.

Aussi, lorsque arrivé près du pont de l'Elbe, qui sépare la ville vieille de la ville neuve, il eut aperçu les membres du corps municipal de Dresde qui l'attendaient avec la harangue d'usage sur les lèvres, et, dans les mains, le plat d'argent sur lequel étaient les clefs d'or de la ville, ses regards s'allumèrent, il poussa son cheval droit à eux, et épargna à ces magistrats la honte de lui exprimer des vœux qu'ils avaient encore, depuis la journée de Lutzen, offerts à ses ennemis, en leur disant d'une voix retentissante :

— Je ne vous connais plus?... Il n'y a plus de municipalité!... Votre souverain s'est vendu à mes ennemis... Je le déclare hors de ma protection ; il a cessé de régner.

Et s'emparant avec vivacité des clefs qu'on lui avait présentées à genoux, il les lança avec force dans l'Elbe, en s'écriant, dans l'excès de son exaspération :

— Vous n'avez plus qu'un maître ! et ce maître c'est moi !...

C'en était trop pour le cœur d'un peuple accoutumé à l'adversité, mais non au mépris. Un murmure s'échappa de cette foule pressée qui l'entourait. Sans s'inquiéter de cette courageuse protestation, Napoléon reprit d'une voix plus élevée :

— Vous mériteriez que je vous traitasse en pays conquis. Je sais tout ce que vous avez fait pendant que des rois coalisés contre la France occupaient votre ville. Je sais quelles insultes vous m'avez prodiguées. Vos maisons portent encore les débris de vos guirlandes. Je vois encore, sur le pavé, le reste des fleurs qui ont été semées sous les pas de mes ennemis....

Ici Napoléon se tut, comme pour juger de l'effet de ces paroles.

foudroyantes. Voyant qu'elles avaient plongé ceux à qui elles s'adressaient dans la stupeur, il se calma, et promenant des regards plus doux sur la foule attentive et muette, il reprit d'un ton plus rassurant :

— Je devrais vous punir, et cependant je veux tout pardonner. Bénissez votre roi, car c'est lui qui sera votre sauveur. Malgré ses torts envers la France et envers moi, je ne puis oublier l'ancienne amitié qui me lie à lui. Je veux croire qu'on l'a abusé, qu'on a surpris sa religion et qu'il s'en justifiera. Aussi bien, vous avez été assez punis, puisque vous venez d'être administrés par un Prussien obéissant à un Russe. Je veillerai moi-même à ce que la guerre vous cause le moins de maux possible, et pour vous donner un gage de ma clémence, c'est le général Durosnel, mon aide-de-camp, qui sera votre gouverneur. Votre roi lui-même le choisirait pour vous...

A peine l'Empereur eut-il fini de parler, que la multitude fit éclater sa joie par des vivats et des bénédictions ; et si quelque chose avait pu encore exalter la reconnaissance de ce peuple, c'était la certitude que son roi allait lui être rendu. On sait que ce vénérable prince était adoré de ses sujets ; aussi, lorsque Napoléon eut été entièrement désabusé sur son compte, employa-t-il tous les moyens pour prouver à son *fidèle allié* toute l'estime et toute l'amitié qu'il avait pour lui.

Le retour du roi de Saxe à Dresde fut un triomphe. Napoléon envoya au-devant de lui son aide-de-camp, M. de Flahaut, et lui-même alla à sa rencontre. Toute la garde impériale, en haie, lui présenta les armes, depuis Pirna jusqu'à son palais. En l'abordant, l'Empereur se jeta dans ses bras et l'embrassa presque les larmes aux yeux, en lui disant avec effusion :

— Sire mon frère, c'est aujourd'hui que je recueille les lauriers de Lutzen.

Tout le temps qu'il séjourna à Dresde, Napoléon s'étudia à témoigner au roi les attentions les plus délicates. Or, on sait que lorsqu'il le voulait, il avait les manières les plus séduisantes, jointes à l'adresse et à l'esprit qu'il savait mettre à ce *qu'il fallait savoir bien faire* pour se servir d'une de ses locutions. Mais revenons au jour de son entrée à Dresde.

En traversant la ville, des milliers de têtes se montrèrent partout,



depuis les soupiraux des caves jusqu'aux mansardes les plus élevées, et des milliers de bouches firent retentir les airs du cri sans fin de *Vive Napoléon !*

Quant à lui, accablé de gloire et de fatigue, il arriva au logement qui lui avait été préparé dans le palais du roi. Là, tout en marchant à grands pas, ses yeux s'arrêtèrent machinalement sur un double cadre appendu au-dessus d'un meuble, et qui renfermait les portraits de l'empereur de Russie et du roi de Prusse, mis en regard. Aucun doute que ces peintures n'eussent été oubliées à cette place par suite de la précipitation avec laquelle cet appartement avait changé de maîtres. Quoi qu'il en soit, Napoléon les regarda un moment d'un œil de feu ; puis, reprenant sa promenade, il se croisa les bras sur la poitrine, en disant avec une étrange inflexion de voix :

— Qu'ils viennent me proposer des traités ! Ce n'est plus avec la plume que je les ratifierai maintenant, c'est avec l'épée !

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS